



Église Saint-François-Xavier

12 place du Président Mithouard, 75007 Paris



Samedi 27 juin à 20h30

Concert

par

L'Ensemble Vocal

de

Saint François Xavier

à l'occasion de la sortie du livre d'Yves Bruley sur

Ch. Gounod

Gallia | Messe de Sainte Cécile (extraits) | Motets

Entrée libre

*Libre participation
aux frais*



P.A. de L. Paris

Programme

Soprano solo : **Séverine de Couespel** – Ténor solo : **Pierre Nyounay-Nyounay** –
Basse solo : **Jean-Philippe Biojout** – Piano et orgue : **Clive So** – Harmonium et
direction : **Eric Leroy**.

Pourquoi Charles Gounod ?

Chacun connaît le compositeur d'opéra : Faust, Roméo et Juliette ou Mireille. Moins connu – en France en tout cas – est le compositeur prolifique de musique sacrée. Gounod avait une certaine idée de la musique que l'on devrait entendre dans l'église, il n'hésita pas à prendre ses contemporains à rebrousse-poil et fut en son temps un réformateur.

Né à Paris en 1818, fils d'un peintre et d'une pianiste, très tôt fasciné par Mozart, Charles Gounod est lauréat du prix de Rome en 1839. Lors de son séjour dans la capitale pontificale, il découvre la polyphonie sacrée de la Renaissance, notamment Palestrina, qu'il tente d'« acclimater » à son retour en France.

C'est alors que la biographie de Charles Gounod rejoint l'histoire de notre paroisse – même si notre église, Saint-François-Xavier, a été construite plus tard, lorsque la chapelle de la rue du Bac est devenue trop petite pour le nombre des paroissiens. Nommé maître de chapelle de la paroisse des Missions-Etrangères en 1843, il conserve cette fonction jusqu'en 1848. Animé d'une foi sincère, Gounod veut œuvrer au renouveau de la musique sacrée, alors de médiocre qualité. En 1846, il envisage de devenir prêtre et signe certaines œuvres « abbé Ch. Gounod ».

En 1848, il réoriente sa carrière musicale vers l'opéra, tout en restant un artiste croyant. Le succès viendra en 1859 avec *Faust*, relecture catholique du chef-d'œuvre de Goethe, et avec *Roméo et Juliette*. Mais *Mireille* d'après Mistral et *Polyeucte* d'après Corneille, opéras nettement catholiques, sont des échecs.

Après 1870, il se consacre de plus en plus à des œuvres sacrées : oratorios (*La Redemption, Mors et Vitae, Gallia*), messes, et de nombreux recueils de motets. En 1893, Gounod meurt, comme Mozart, son modèle, en achevant une *messe de Requiem*.

- Charles Gounod : ***Ave verum, à deux voix égales***

Toute sa vie, Gounod a composé pour l'église : on lui doit pas moins de 16 *Ave verum*, alors chantés lors des saluts au Saint-Sacrement. Celui-ci a été composé vers 1844-1846, c'est-à-dire au moment où le compositeur était maître de chapelle des Missions étrangères. Andante à 3/4 en fa majeur, cette pièce est d'une écriture assez simple, ce qui correspond au petit effectif dont le musicien disposait alors dans sa paroisse. L'inspiration est très nettement mozartienne, hormis la survenue d'un adagio sur les paroles *mortis in examine* – aujourd'hui interprétée par un chœur d'homme pour mieux souligner l'intention du compositeur – et qui paraît suspendre, l'espace de quelques mesures, le motet eucharistique.

*Ave verum corpus natum de Maria Virgine
Vere passum, immolatum in Cruce per homine*

*Cujus latus perforatum fluxit aqua et sanguine in examine
O Jesu dulcis ! O Jesu pie ! O Jesu, Fili Mariae ! Tu nobis miserere.*

*Salus, Corps véritable né de la Vierge Maris
Qui a vraiment souffert, immolé sur la Croix pour les hommes
Dont le flanc percé a versé l'eau et le sang
Offre-nous un avant-goût dans l'épreuve de la mort
Ô bon Jésus ! Ô Jésus compatissant ! Ô Jésus, fils de Marie ! tu as pitié de nous.*

- Charles Gounod : **Da pacem, pour dessus [ici les voix de femmes], ténor et basse**

Cette prière pour la paix était chantée elle aussi lors des saluts au Saint-Sacrement. La partition de cette pièce, *Moderato en fa* majeur, écrite à l'origine pour trois solistes *a cappella* peut être chantée (comme aujourd'hui) par un chœur. Elle date elle aussi des années 1844-1846, mais témoigne d'une autre inspiration capitale pour Gounod : celle de la polyphonie et du contrepoint de la Renaissance (Palestrina, Lassus), découverte lors de son séjour à Rome. Mais inspiration n'est pas imitation : Gounod ne reproduit pas servilement un modèle. Son idée est de régénérer la musique sacrée de son temps sans tomber dans l'effet archaïsant et sans brider la créativité. Dans cette pièce, quatre moments bien différents se succèdent, notamment lorsque l'écriture verticale sur *nisi tu Deus* vient – là encore – suspendre la polyphonie.

*Da pacem, Domine, in diebus nostris,
quia non est alius qui pugnet pro nobis nisi tu Deus noster
Donne la paix, Seigneur, à notre temps,
car il n'est personne qui combatte pour nous, si ce n'est toi, notre Dieu*

- Charles Gounod : **Ave verum, pour mezzo-soprano ou ténor solo et piano ou harpe**

Publié en 1876, ce motet est un arrangement de l'*Hymne à Sainte Cécile* pour violon et piano composée en 1858. Gounod a adapté les paroles de l'*Ave verum* pour cette partition.

- Charles Gounod : **extraits de la Messe Solennelle de Sainte Cécile : Sanctus – Benedictus – Agnus Dei (Version pour soprano)**

Si Gounod a décidé, en 1848, de quitter la tribune des Missions Étrangères pour devenir compositeur lyrique, il n'en a jamais abandonné ni la foi, ni la musique sacrée. En témoigne la partition imposante de cette *messe solennelle de Sainte-Cécile*, créée à l'église Saint-Eustache pour la fête de sainte Cécile le 22 novembre 1855. Cette messe connaîtra un immense succès, pendant un demi-siècle au moins, dans toutes les cathédrales de France mais aussi à l'étranger – notamment en Angleterre où elle sera souvent exécutée en concert à l'égal des œuvres de Bach ou de Haendel.

Si cette musique n'est pas directement dans le style de Palestrina (on serait plutôt du côté de Beethoven ou même de Berlioz), c'est à tort qu'on y a vu une musique proche de l'opéra : au contraire, l'inspiration y est toujours religieuse, Gounod y évite les

effets ornementaux pour mettre avant tout la musique au service du texte – se conformant ainsi strictement aux instructions de l'Église depuis le Concile de Trente.

- Charles Gounod : « **Le départ des missionnaires** », **chant avec piano ou orgue « Au Séminaire des Missions étrangères** », **paroles de Charles Dallet**

Chanté par les voix d'hommes (deux voix en tierces parallèles comme pour souligner la fraternité). *Le départ des missionnaires* fut donné pour la première fois à l'église des Missions étrangères le 29 avril 1852. Même s'il avait quitté cette église depuis quatre ans, Gounod n'avait pas rompu les liens. A cette époque, les congrégations missionnaires françaises sont en plein essor. L'Asie commence à s'ouvrir à l'influence européenne et, espère-t-on alors, au catholicisme. Il faut écouter cette musique en songeant au tableau de Coubertin, *Le Départ des missionnaires*, exposé au salon de 1869 et aujourd'hui dans la chapelle de la rue du Bac : on y voit Gounod, en 1864, embrasser un missionnaire, Louis Beaulieu, martyr deux ans plus tard : les paroles « partez amis, adieu pour cette vie », retrouvent alors tout leur sens.

- Charles Gounod : **Le ciel a visité la terre, cantique après la communion**, « **Aux Petits Séminaires de France** », **solo, chœur à l'unisson, piano et harmonium, texte d'Anatole de Ségur.**

Cet *Adagio* très recueilli, en *Mi* bémol majeur, date de 1868 (le 22 novembre, pour la fête de sainte Cécile). Il correspond à une période où Gounod était animé d'une foi vive – ce qui ne fut pas toujours le cas. C'est une méditation toute simple sur la communion destinée à des enfants. Les couplets chantés par un ténor solo alternent avec le refrain repris par le chœur. Le marquis Anatole de Ségur, fils de la célèbre comtesse et frère de Mgr de Ségur, le confesseur de Gounod, était un haut-fonctionnaire, poète spirituel à ses heures.

- Lefebure Wely : **O salutaris**
- Lefebure Wely : **Chœur de voix humaines**
- Henri Büsser : **Marche de fête**

- Charles Gounod : **Gallia, Lamentation**
pour soprano solo, chœur mixte et orchestre.

Cette œuvre est indissociable du contexte historique. Lors de la guerre de 1870 et du terrible siège de Paris par les Prussiens, Gounod se réfugie à Londres, où il est très célèbre et aimé. Les organisateurs de l'Exposition universelle qui doit s'ouvrir au printemps 1871 lui commandent une pièce représentative de la musique française du temps.

« L'idée me vint alors, raconte Gounod, de représenter la France telle qu'elle était, non pas seulement vaincue, écrasée, mais outragée, insultée, violée par l'insolence et la brutalité de son ennemi. Je me souvins de Jérusalem en ruines, des gémissements du prophète Jérémie, et sur les premiers versets des *Lamentations*, j'écrivis une élogie biblique que j'intitulai *Gallia*. »

Gounod puisa dans les écritures le texte latin de sa cantate, qui fut créée au Royal Albert Hall le 1^{er} mai 1871, devant 10000 personnes. Le succès fut tel que la France réclama, elle aussi, d'entendre *Gallia*. Gounod traduisit alors lui-même le texte en français : c'est cette version, créée à Paris le 5 novembre 1871, que l'on entendra ce soir, avec un accompagnement à l'harmonium et au piano.

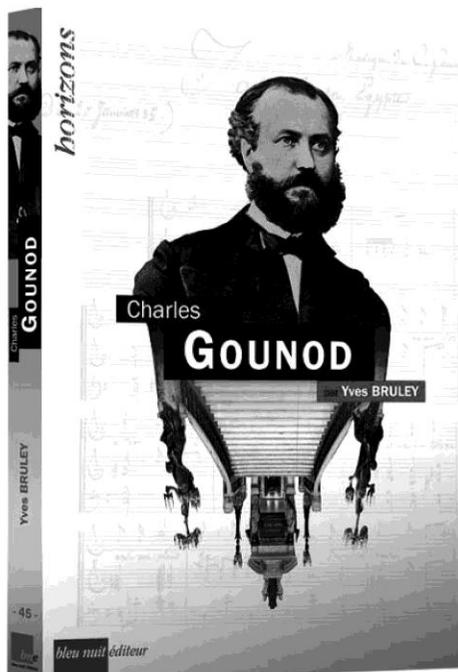
La cantate comporte quatre mouvements : 1° Introduction et chœur : « La voilà, seule, vide », où le parallèle entre la Jérusalem des Hébreux est clairement assimilée à la France vaincue par la Prusse (« les nations l'oublient et l'abandonnent et la voilà, seule, vide, solitaire ». 2° Cantilène : « Ses tribus plaintives », où la soliste rejoint le chœur. 3° Solo et chœur : « O mes frères, qui passez sur la route ! » d'après le « O vos omnes qui transitis per viam ». 4° Finale : « Jérusalem ! Jérusalem ! reviens vers le Seigneur », qui vient comme un remède donné pour vaincre le mal : ce remède, après la défaite humiliante de la France, est la conversion et le retour à la foi.

Yves Bruley

Pour en savoir plus :

Charles Gounod, Bleu nuit éditeur, 2015, par Yves Bruley, historien et membre de l'ensemble vocal de Saint-François-Xavier.

Découvrez la vie et l'œuvre de **Charles Gounod** à la travers la biographie inédite et illustrée d'Yves Bruley



Premier grand prix de Rome à 21 ans, aussi à l'aise dans le dessin que dans la composition, Charles Gounod (1818-1893) fut élève de Reicha, Lesueur et Halévy. Il signait ses œuvres «Abbé Gounod», ce qui caractérise bien ce personnage imprégné d'un profond sentiment religieux qui composa pas moins de vingt et une messes, dont la très appréciée *Messe de Sainte Cécile*. En 1859, son opéra *Faust*, d'après la pièce de Goethe, est joué au Théâtre-Lyrique, remportant un succès considérable, avec 70 représentations la première année. Il reste à ce jour une des œuvres lyriques les plus jouées et emblématiques du XIX^{ème} siècle français. En 1867, *Roméo et Juliette* connaîtra un succès encore plus vif, contrairement à ses dix autres pièces lyriques, y compris *Mireille* moins jouée de nos jours. On peut aussi noter ses

deux symphonies, cinq quatuors à cordes et de nombreuses mélodies. Gounod meurt le 18 octobre 1893 à Saint-Cloud. Ses obsèques ont lieu à l'église de la Madeleine, avec le concours de Camille Saint-Saëns à l'orgue et de Gabriel Fauré à la tête de la maîtrise. Son influence est perceptible notamment dans les œuvres de Massenet, Bizet et Saint-Saëns.

nouveauté février 2015

le livre : 20 €

en vente en librairie, sur fnac.com et amazon.fr
disponible aussi en version numérique PDF

bne
bleu nuit éditeur
www.bne.fr